

Maintenant, chers lecteurs, en attendant que vous passiez chez votre tailleur, ou chez votre modiste, pour vous faire habiller à la 1845, permettez-nous de vous offrir vos étrennes ; nous avons cherché ce qui pourrait vous convenir le mieux, car nous avons le désir sincère de vous plaire. Notre première idée était de vous envoyer à chacun, dans une papillote, un contrat de 50,000 livres de rentes à 6 pour 100 ; mais il nous a semblé plus délicat de vous dire : Agréez, cher abonné, nos souhaits de bonne année : " Les petits cadeaux entretiennent l'amitié."

NAISSANCES.

En cette ville, le 24 décembre, la Dame de H. S. Dunlop, Ecr. a mis au monde une fille.

En cette ville, le 25 décembre, la dame de A. C. Harvey, Ecr. a mis au monde un fils.

A Québec, le 24 décembre, la Dame du Major Henry Temple a mis au monde une fille.

MARIAGES.

Mariés, à la résidence de John Redpath, Ecr. Terrace Bank, le 31 décembre, par le Rev. Henry Wilkes, A. M. Francis F. Blackader, Ecr. marchand de cette ville, à Demoiselle Marguerite Pringle, fille de George Drummond, Ecr. d'Edimbourg, Ecosse.

CHS. J. COURSOL,

AVOCAT,

Encoignure des Rues St. Vincent et Ste. Thérèse.

A VENDRE,

CINQ BEAUX EMPLACEMENTS,

DE 80 pieds de front, sur une profondeur de 200 à 300 pieds dans la situation la plus élevée et la plus belle de la ville ; bornés en front par la rue Lagnachetière, et en arrière par la rue Belmont, larges de 53 pieds.

— DE PLUS : —

5 à 6 lots de diverses grandeurs, sur la rue Lagnachetière, vis-à-vis l'église catholique irlandaise maintenant en construction. Les conditions sont des plus faciles. S'adresser à P. LAMOTHE, notaire, rue Notre-Dame, ou au soussigné, à son bureau, rue Ste. Thérèse.

J. M. LAMOTHE, Avocat.

Montréal, 4 Janv. 1845.

PROSPECTUS.

En livrant au public le Prospectus d'une nouvelle publication, nous devons en expliquer bien la nature, la pensée et le but. Personne ne niera, qu'au milieu des progrès qui se font ici, comme ailleurs, le besoin d'un Journal consacré spécialement à répandre le goût des lettres, à réveiller l'énergie de nos compatriotes, en fait de sciences et d'art, se fait vivement sentir. Pour nous, nous l'avons : nous avons eu un tel besoin urgent ; et, depuis longtemps, la pensée d'une publication, du genre de celle que nous offrons aujourd'hui, fut une pensée de tous les jours, de tous les instants, et, nous osons l'espérer, nos compatriotes ne manqueront pas, par leur encouragement, d'accueillir favorablement notre projet. Ici, comme dans tous les pays où l'éducation n'est pas généralement répandue, le journalisme rencontre, dans ses entreprises, beaucoup de difficultés, beaucoup d'obstacles. Depuis son origine au pays, engagée dans une lutte continuelle et permanente, sous les divers drapeaux des partis se disputant le pouvoir, jetée dans la tourmente politique, la presse n'a pu avoir pour aliment et pour sujet ordinaire d'enseignement, que des textes puisés dans les discussions des intérêts politiques locaux et de circonstances, et, souvent, au milieu de l'agitation des passions, dans les sorties dévergondées de quelques novellistes ou commentateurs contemporains, et quand, de temps à autre, quelque effort fut fait de présenter une feuille d'un genre plus philosophique, plus scientifique et littéraire, cet effort ne trouva pas assez de sympathie et fut obligé de céder aux exigences des temps.

Aujourd'hui que tout s'agit autour de nous, et, après notre état de permanence, qu'il nous faut bien prendre part au mouvement général, sous peine de rester en arrière et de perdre une influence légitime ; aujourd'hui que le désir du lire et de s'instruire en tout et sur tout, se répand dans toutes les classes de la société, nous croyons le moment favorable et opportun. Ce qui manque, il faut bien le reconnaître, à la grande famille canadienne-française, c'est l'éducation, c'est la science, et, avec elles, l'industrie et l'activité ; sans elles notre existence est sans force et sans chaleur. Désormais, il faut combattre par l'intelligence et par l'industrie. N'allons pas croire que les conditions d'existence, de vitalité et de pros-

périté de notre société, sont tout entières dans les succès obtenus dans les luttes de chaque jour entre les partis politiques. Non certes ; mais elles sont bien plus dans les progrès de l'instruction, de l'éducation qui civilise et qui vivifie. Nous n'entendons pas parler seulement ici de l'éducation des collèges et des écoles ; mais bien aussi de ces enseignements universels, divers, multipliés, et sans cesse répétés de la presse périodique. Un des plus illustres écrivains du jour a dit quelque part : " L'imprimerie, et la presse surtout, a plus fait pour la civilisation des nations et pour l'éducation des peuples, a plus contribué aux progrès de l'industrie, de l'intelligence et des arts, que tous les autres moyens, que tous les autres pouvoirs, que tous les autres systèmes d'instruction que les hommes ont inventé." Regardez donc la société voisine, si jeune et déjà si avancée, les Etats-Unis ; combien la presse a contribué à l'éducation du peuple, à répandre les lumières des centres aux extrémités les plus éloignées de l'union américaine ! Il n'y a pas un village qui n'ait son journal, et le nombre en augmente chaque année.

Quel est celui d'entre nous qui ne s'est pas arrêté, saisi d'étonnement et d'admiration, à la vue des progrès rapides, étonnants, prodigieux, qui se sont faits depuis quelques années chez nos voisins ? Où donc est le secret de leur puissance ? Comment ont-ils grandi si promptement ? Comment, au milieu des forêts, dont le silence n'était jadis troublé que par le bruit des vents et le passage de quelques tribus sauvages, s'élèvent de nos jours, comme par enchantement, des villes magnifiques qui font l'admiration du voyageur ? Le secret de leurs progrès, de leur puissance, de leur avancement, n'est-il pas tout entier dans leur éducation, dans leur intelligence ?

Jetons maintenant nos regards autour de nous et comparons l'état de notre société à celui de nos voisins. Il ne faut pas s'effrayer du vrai ; nous le répétons, nous gravitons lentement vers un meilleur avenir, faute d'intelligence, d'industrie et d'activité.

Combien d'entre nous, après quelques années passées dans nos collèges et nos pensionnats, retombés au milieu de la société, et occupés d'intérêts entièrement matériels, perdent bien vite la plus grande partie de ces connaissances acquises, avec tant de soins et à tant de frais, sur les bancs des écoles, et perdent encore, par le contact de ceux qui les entourent, cet aiguillon qui, naguère, les poussait vers l'avenir. Il faut se faire, dans un temps donné, et ce temps est court, aux habitudes des hommes au milieu desquels on vit. Un poète anglais a dit avec beaucoup de vérité : " Nous naissons tous originaires et nous mourons tous copies." L'homme est ainsi fait ; il prend les mœurs et les habitudes de ceux qui l'entourent.

Placez un homme apathique et engourdi au milieu de la société américaine, vous verrez s'il ressentira bientôt les effets de l'agitation, de l'activité qui régnera autour de lui. Il se réveillera comme en sursaut, son cœur bondira d'ambition dans sa poitrine, et vous le verrez prendre part au mouvement général avec chaleur et courage.

Cependant, d'après les modifications si variées que subit notre société, dans les divisions provinciales et municipales, la plupart de nos compatriotes de tous les états et de toutes les conditions sont appelés à des fonctions, à des devoirs civils et municipaux, et, pour les remplir, les connaissances qu'ils ont négligé de cultiver et d'augmenter, sont en réquisition. Alors sans elles faut-il perdre son influence et demeurer dans les rangs de l'infériorité.

Si la presse est un si puissant moyen d'instruction, il faut donc se servir de ce moyen pour la culture de la littérature, des sciences et des arts. Et nos mœurs, notre manière d'être, notre langue si noble, si élégante et si correcte ; et ce précieux héritage des ancêtres, cet esprit français personnelité et incarné dans le langage et dans les mœurs, comment mieux propager tout cela, qu'en réveillant, parmi nous, ces goûts littéraires et artistiques qui ont distingué nos ancêtres, de tout temps, et qui font briller la France d'aujourd'hui d'un si vif éclat ?

Chacun sait combien il est difficile, pour la plupart de nos compatriotes de toutes les classes, de se procurer des lectures instructives et amusantes, surtout les productions et les chefs-d'œuvres des contemporains. Mais, comme dit si eloquemment Cormenin : " où le livre ne pénètre pas, le journal arrive ; il court, il monte l'escalier du grand salon, il grimpe sous les toits, par l'échelle de la mansarde, il entre, sans se heurter, sous la basse-porte des chaumières et des huttes enfumées ; échappées, ateliers, tapisseries, arçes, guéridons, escabeaux, il est partout. Soldats, bourgeois, riches, pauvres, maîtres, artisans, lettrés, illettrés, vieux, jeunes, hommes et femmes de toute opinion, de tout état, se le passent de main en main et le dévorent." Pourquoi le journal ne ferait-il pas ici, comme ailleurs, cette tâche d'un bon ouvrier ? Pourquoi, dans notre grande et florissante cité et dans l'étendue du pays, n'aurions-nous pas un journal plus universel et scientifique, une revue politique, critique et littéraire et de jurisprudence, qui serait le reflet des mœurs du jour, consacrée à l'his-

torique, aux souvenirs et aux traditions du pays, sur les colonnes duquel viendraient s'inscrire les noms des divers talents canadiens, qui offrirait enfin au public, l'attrait de la nouveauté, de la variété, et le piquant de l'originalité et du talent ?

En dépit de notre engourdissement et malgré notre apathie, nous croyons à la marche progressive de la civilisation au pays. " Le temps ne suspend pas plus sa marche pour les peuples que pour les individus ; les uns et les autres s'avancent chaque jour vers un avenir qu'ils ignorent, et lorsque nous les croyons stationnaires, c'est que leurs mouvements nous échappent." Cette pensée profonde est applicable à notre société ; depuis quelques années, un grand progrès s'est fait ici, dans les idées, dans les opinions, au moral comme dans le matériel. L'union des deux provinces, l'agitation des partis, les luttes et le choc de ces mêmes partis se disputant l'ascendance, ont dessiné plus nettement et mis en relief, certains principes importants de politique et d'administration coloniale, introduits ici autrefois, sans jamais être bien compris, et qui, après les jours d'orages et d'agitations, quand reviendra le calme, mis en pratique dans leur vrai sens et esprit, doivent donner tant de stabilité et de vitalité au gouvernement du pays. Ce mouvement politique doit être, pour nous tous, le signal du mouvement intellectuel, si nous voulons conserver, dans le nouvel ordre de choses, notre légitime et juste part d'influence et de pouvoir.

A ceux donc d'entre nous qui participent aux bienfaits de l'intelligence, à qui elle a déjà donné une large part de ses richesses ; à ceux qui sont au pouvoir ou près du pouvoir ; à ceux que le choix de leurs compatriotes a portés aux chambres législatives de demander l'éducation pour les masses, pour le peuple, pour tous ! Voilà quelle doit être la pensée première de nos législateurs, leur cri de tous les jours. Que sont toutes nos améliorations près de ce grand besoin de nos populations ? Donnons au peuple le pain de l'esprit, et il saura bientôt améliorer son sort ; et hâtons-nous ! Que ce soit un effort parmi tous et partout. Le flot de l'émigration jette chaque année sur nos rivages les populations surabondantes de l'ancien monde ; tout en leur offrant notre sol hospitalier, il faut être leurs égaux en industrie et en intelligence, si nous ne voulons pas nous courber sous leur supériorité.

Dans cette œuvre de régénération sociale, la presse devra faire sa grande tâche, et nous sommes prêts, autant que nos faibles efforts nous le permettront, d'en prendre notre part et portion. Nous avons foi dans les sympathies et le bon vouloir de nos compatriotes, pour une entreprise de ce genre. Nous espérons que leur encouragement nous permettra d'grandir et de perfectionner, chaque jour, notre publication ; de la rendre, de plus en plus, utile et intéressante pour toutes les classes de lecteurs. Nous le répétons, c'est notre pensée de tous les jours, celle de populariser, au pays, la belle littérature française, et, par là, de nous rapprocher en quelque sorte de l'Europe, de nous réchauffer au soleil de sa civilisation, et de suivre ses immenses progrès en fait de sciences et d'art.

Nous faisons surtout un appel à nos jeunes compatriotes canadiens, de toutes professions, de tous états, de toutes conditions ; ce journal est le leur. Nous le fondons pour notre perfectionnement, notre amélioration à tous. Nous sommes déjà assurés d'une collaboration nombreuse et étendue ; mais, qu'on le sache bien, nous recevrons avec plaisir les œuvres, en tous genres qu'on voudra bien nous adresser, et notre contrôle et notre critique sera d'autant plus libéral et impartial, que nous réclamerons nous-mêmes tant d'indulgence pour nos propres productions.

Placés au siège du gouvernement, dans la capitale du Canada-Uni, nous apporterons tout le soin possible à tenir nos lecteurs de la campagne au courant de ce qui s'y fait, de ce qui s'y dit, et notre revue des hommes et des événements du jour sera toujours conduite avec cet esprit de modération et d'impartialité qui doit distinguer les feuilles périodiques, surtout celles du genre de notre publication.

La littérature que nous promettons ne sera pas seulement celle des feuilletons et des romans, si souvent frivole et sans portée. Nous nous efforcerons de procurer les chefs-d'œuvres que l'on peut considérer comme plus classiques et plus utiles, et, dans tous les cas, des productions marquées au coin d'une moralité irréprochable.

Nous avons pris des arrangements afin de faire venir d'Europe les journaux et les ouvrages nécessaires à notre publication, dont le premier numéro paraîtra dans la première semaine de janvier 1845. Aussitôt que nous aurons un nombre suffisant de souscripteurs, nous augmenterons notre journal de quatre pages additionnelles, et, en un mot, rien ne sera négligé ou épargné pour rendre notre publication digne de la bienveillance et de l'encouragement du public canadien.

LOUIS O. LE TORMERX,

Rédacteur en chef et propriétaire.

Montréal, 14 Décembre, 1844.